

Elena Perlino, Indian Time. Maison de la culture du Plateau Mont-Royal. Du 2 novembre au 2 décembre 2018

Claudia Polledri

Number 112, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91285ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Polledri, C. (2019). Review of [Elena Perlino, Indian Time. Maison de la culture du Plateau Mont-Royal. Du 2 novembre au 2 décembre 2018]. *Ciel variable*, (112), 85–86.

Elena Perlino

Indian Time

Maison de la culture du Plateau Mont-Royal

2 novembre – 2 décembre 2018



Sheshatshit, 2017, impression numérique, 40 x 60 cm

Indian Time, c'est le temps d'une rencontre. Celle d'Elena Perlino, photographe italienne basée en France, avec les communautés innues et naskapiés situées entre Natashquan, Mani-Utenam, Matimékush-Lac-John, Kawawachikamach et Sheshatshiu. Issus des différents séjours réalisés dans la région en 2017 et 2018, les clichés d'Elena Perlino ont été exposés à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal du 2 novembre au 2 décembre 2018. Une publication qui réunit l'ensemble du travail photographique est en cours de préparation, grâce aussi à la contribution de l'Institut italien de culture de Montréal qui a soutenu le projet dès ses débuts.

Celle de la Maison de la culture toutefois, n'a pas été la première étape de l'exposition. Ce sont, avant tout, les *Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie* qui ont accueilli pour la première fois ces images lors de la neuvième édition du festival, « Chaos », qui a eu lieu à l'été 2018. Les *Rencontres* et son directeur, Claude Goulet, ont en effet joué un rôle important dans la naissance de ce projet photographique qui s'inscrit dans le sillage d'autres photos de Perlino, celles de la série *Pipeline* sur la traite des femmes nigérianes vers l'Italie et exposées aux *Rencontres* en

2016¹. À la suite de ce premier échange est né le projet d'une résidence à Schefferville pour la photographe, l'intention étant d'aller à la rencontre des communautés autochtones de la Côte-Nord du Québec et du Labrador. Bien que développé dans un cadre très différent et sur une période beaucoup plus courte que le projet précédent, on retrouve dans *Indian Time* le même type de regard documentaire, doux et poignant, qui caractérise les reportages d'Elena Perlino.

Partie à Schefferville en février 2017, avec un détour imprévu à Natashquan, Perlino retourne sur les lieux à trois reprises. L'hospitalité de Marjolaine Mckenzie, intervenante communautaire, lui permet d'entrer dans la communauté, de se mettre à l'écoute de ses habitants, de partager leur vie quotidienne et d'observer leur rapport au territoire. Les clichés qu'elle réalise lors de ces séjours se caractérisent essentiellement par leur capacité à dépasser la démarche ethnographique pour devenir l'expression d'une relation qui est en train de se construire, et dont la photographie devient un signe de ponctuation. Discrète et à la fois curieuse, précise dans la recherche du détail, mais disponible à perdre ses contours dès lors qu'il s'agit de restituer l'immensité du paysage, la

photographie d'Elena Perlino possède la capacité de raconter le réel dans ses traits les plus rudes sans toutefois écarter les traces les plus ludiques qui en font tout aussi partie. Il est possible d'imaginer que cette aptitude lui vient, du moins en partie, de l'étonnement et de la légèreté qui devraient caractériser tout regard « nouveau » face à la découverte de l'autre et de son territoire, et

qu'elle a su conserver et imprimer à son approche photographique. Habiles à circuler entre les générations, tout comme entre le passé et le présent de la communauté, les photographies de Perlino choisissent toutefois de ne pas insister sur les traces douloureuses de son histoire, ni sur ses problèmes actuels, mais plutôt de les saisir dans leur contexte. Le passé est simplement là, présent comme ce banc de neige énorme amassé devant une maison, et dont l'angle de vue choisi par la photographe nous permet, si on veut, d'en observer les strates blanches et grisâtres. En ce sens, le regard de Perlino communique la même spontanéité que les prises de paroles des membres de la communauté, témoignages de la teneur sensible, que la photographe collecte et ensuite inscrit au sein de l'exposition. Consciente des limites propres au médium photographique, et surtout de la valeur irremplaçable de ces paroles, Perlino place au sein des images des voix, mais aussi une langue et surtout les gestes de ces hommes et de ces femmes qui rendent ainsi tangible l'histoire douloureuse dont ils sont porteurs.

En arrière-plan de ces prises de parole, des jeunes travaillent bruyamment pour préparer la rencontre annuelle des aînés qui accueillera plus de 2000 personnes. À ces jeunes, mais pas seulement, Elena Perlino s'adresse encore une fois, lors de son dernier séjour à Schefferville où, après avoir montré son travail, elle anime un « atelier photographique ». Les participants, dix personnes entre seize et cinquante-cinq ans, ont ainsi eu la possibilité, à travers



Photo de famille des années 1950, Schefferville, 2017, impression numérique, 40 x 60 cm

les images, de mener une réflexion sur leur manière de vivre la communauté à partir d'un thème de leur choix. « Je suis né dans le bois, raconte un des protagonistes de la vidéo, mes ancêtres marchaient ici, à pied. Ils avaient le savoir-faire, la sagesse. Ils ne se sont jamais sentis battus. Ils ont toujours persévéré, ils avaient du courage pour surmonter les difficultés. On vient de ce peuple. Aujourd'hui, encore, j'aime ces rencontres, on se sent bien, on se sent connectés tous ensemble, la Nation Innue ».

Les aînés racontent, les jeunes construisent, des liens se tissent de nouveau. Et la photo, encore une fois, se fait pont.

À ce propos, voir aussi le livre photographique réalisé par Elena Perlino, *Pipeline*, Marseille, Schilt Publishing-André Frère Éditions, 2014.

Postdoctorante et chargée de cours au Département d'histoire de l'art et d'études cinématographiques de l'Université de Montréal, **Claudia Polledri** assure aussi la coordination scientifique du CRIalt (Centre de recherches intermédiaires sur les arts, les lettres et les techniques, UdeM). Elle est titulaire d'un doctorat en littérature comparée de l'Université de Montréal portant sur les représentations photographiques de Beyrouth (1982–2011) et sur le rapport entre photographie et histoire.



Family is love, Schefferville, 2017, impression numérique, 40 × 60 cm



Blues Klair, vue de l'exposition à la galerie Leonard & Bina Ellen, photo : Paul Litherland/Studio Lux

Vincent Meessen

Blues Klair

Galerie Leonard & Bina Ellen, Montréal

Commissaire : Michèle Thériault

Du 17 novembre 2018 au 23 février 2019

Qu'ont en commun le poète performeur Kain, l'auteur Patrick Straram, le *Computer Riot* à l'Université Sir George Williams en 1969, les Black Panthers, le FLQ et l'Internationale situationniste? Réponse: *Blues Klair*, la première exposition individuelle au Canada de l'artiste belge Vincent Meessen, présentée à la galerie Leonard & Bina Ellen du 17 novembre 2018 au 23 février 2019.

Blues Klair se déploie sur quatre espaces ouverts : deux salles d'exposition, une salle de projection et un coin lecture

qui donne accès à plusieurs publications de la contreculture québécoise des années 1970. Le parcours débute par la traversée dans la pénombre d'une salle nimbée de lumière bleue, jonchée de papiers qui évoquent la contestation raciale de l'Université Sir George Williams en 1969¹. La seconde salle est dédiée à l'œuvre de Patrick Straram (1934-1988), l'une des figures marquantes de la contreculture au Québec, débarqué à Montréal un beau jour de 1958, au moment même où la ville devenait une capitale de l'anti-impérialisme². Dans une série intitulée *Index* (2018), Vincent Meessen a conçu un abécédaire à la Gilles Deleuze, composé de fragments d'archives issues de communautés et de figures restées dans l'ombre de l'histoire, comme, à la lettre H, (Med) Hondo, réalisateur engagé de l'inoubliable *Soleil Ô* (1970), récemment disparu, ou à la lettre B, *Blues Clair*, référence explicite à l'œuvre de Patrick Straram, elle-même inspirée d'une pièce du compositeur de jazz Django Reinhardt, dont Straram, esthète, critique, était grand admirateur.

La couleur bleu est le fil conducteur de cette exposition dont la pièce centrale est une œuvre vidéo de 42 minutes, *Ultramarine (Outremer)*³, à l'origine commande du Printemps de Septembre (Toulouse) pour son édition 2018. *Ultramarine* met en scène un dialogue performé entre le poète, acteur et dramaturge new-yorkais Gylan Kain et le jeune prodige belge de la batterie Lander Gyselinck. Projeté sur un écran fait de différentes pièces de tissu bleu suspendues au plafond, ce poème visuel est visible, à l'endroit comme à l'envers, depuis l'entrée de la galerie, permettant ainsi de multiplier les points de vue face à l'histoire qui nous est contée.

Le film s'ouvre sur les gestes, en plan rapproché, de mains qui s'activent à monter un film analogique. D'emblée, le spectateur se retrouve plongé dans le passé, sa matérialité en version argentique. Remonter le temps, dérouler